VOL. LIV — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 15 AVRIL 1925 — No 21

ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce ....50 sous

ANNONCE LEGALES
1ère insertion, parligne ......12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIME
TOUS LES [illegible]DIS
Toutes communi[illegible] concernant le journal ou l'imp[illegible] devront être adressées :
Le M[illegible]
Publié par [illegible] VIN
42, Avenu[illegible]cher
SAINT-BONIFA[illegible] MANITOBA
Télépho[illegible] 1228

NOUVELLES DE FRANCE

Désordre économique et Conséquences

Assisterons-nous à la destruction des classes moyennes, qui ont fait si longtemps la fortune et la solidité de la France?

Elles comprenaient hier, avec la petite et la moyenne bourgeoisie agricole, industrielle et commerçante, et avec les professions libérales, les petits rentiers, les moyens fonctionnaires, les techniciens, les intellectuels.

Aujourd'hui, le désordre économique qui s'aggrave chaque jour, tend de plus en plus à rejeter ces dernières catégories de citoyens aux confins du prolétariat, c'est-à-dire de la masse qui vit au jour le jour, sans réserves.

Les possibilités d'épargne sont bouleversées pour eux, non seulement par la réduction, en valeur or, de leurs revenus ou de leurs gains, mais encore par la destruction formidable de capitaux qui est la conséquence de la hausse du taux de l'intérêt et du développement d'une fiscalité dévorante.

Beaucoup ont à peine à joindre les deux bouts; et ceux qui, à force d'économie, pourraient encore se constituer, pour leurs vieux jours, de maigres réserves, découragés de voir leur fortune décroître à mesure qu'ils y ajoutent, se prennent à penser que, par le temps qui court, épargner est devenu une duperie.

Pour qu'il n'n soit pas ainsi, il faut que l'épargnant ait l'espoir de gagner de vitesse, par l'accélération de son enrichissement, la dévalorisation dont l'épargne est victime. Car si l'épargnant ne peut créer la richesse plus vite que l'Etat ne la détruit, l'épargne devient la plus décevante des chimères. Et il est fatal que, quand l'Etat absorbe la fortune privée en vingt ans, seuls épargnent les citoyens qui ont la possibilité de faire fortune en dix ans.

Dès lors, il n'y a plus de classe moyenné, une fraction de la classe moyenne d'autrefois va grossir les rangs du prolétariat, qui consomme au jour le jour son gain; elle en constitue même l'échelon le plus bas, bien en-dessous de l'ouvrier manuel, qui, lui au moins, bénéficie de salaires élevés; et l'autre fraction se jette dans le mercantilisme le plus effréné. Cette démoralisation des uns est, comme le déclassement des autres, le fait de l'Etat, le fait d'un Etat aux ressorts faussés et à proprement parlé bolchevisé. L'appétit du lucre, chez les uns, l'appétit de la jouissance immédiate, chez les autres, sont déchainés, pour la grande joie des partis de lutte des classes et de révolution, qui ont besoin de ce divorce entre l'élément producteur et commerçant et l'élément fonctionnaires, intellectuels, techniciens, dont l'harmonie constituait, avant la guerre, les classes moyennes.

Divorce qui ne peut avoir que deux résultats: ou la ruine générale par la révolution, ou l'écrasement complet de la petite épargne par un mercantilisme sans frein.

Le socialisme, il est vrai, en s'attaquant à la richesse acquise, se flatte d'épargner la petite propriété, et de n'amputer que les gros capitaux. Mais le résultat qu'il obtient est tout le contraire de sa prétention. Les gros avoirs lui échappent, et profitent du désordre qu'il engendre pour se multiplier. Et c'est la petite épargne qui est la première atteinte.

Cela en vertu de ce principe d'expérience courante, que le gros se défend toujours mieux que le petit.

La grande question qui se pose aujourd'hui est celle de savoir si on laissera le socialisme libre de poursuivre jusqu'au bout son oeuvre d'écrasement des faibles, et tuer dans le pays l'esprit d'épargne, en ruinant l'équilibre social, ou si, par un vigoureux sursaut, on restaurera les possibilités d'existence des classes moyennes en déclarant la paix, cette que s'était flatté de faire M. Herriot, à la richesse acquise. Devant cette politique prête à tout sacrifier, même les intérêts nationaux, pour sauver un parti, on comprendra le mot terrible de M. Augagneur parlant de M. Herriot, son successeur à la mairie de Lyon: "Je demande pardon à la France d'avoir contribué à lancer un pareil individu!"

J. L.

L'Impossible Justification

Les députés de la Droite ont vainement essayé d'obtenir de M. Herriot, avant sa chute, une explication du mot outrageant qu'il avait osé proférer contre le christianisme. L'ex-président du Conseil s'est dérobé, car il lui était difficile de justifier cette parole qui "a sa place, comme l'écrit M. François-Poncet, dans le recueil des formules désastreuses ponctuant quelques-unes des heures les plus triste de notre histoire."

Plusieurs journaux de son parti ont tenté cette justification, et ils ne pouvaient rendre un plus fâcheux service à leur chef politique, car leurs explications se retournent contre ce dernier et le montrent encore sous un jour plus déplorable.

Ils prétendent que M. Herriot s'est référé, pour prononcer ses paroles abominables, à la déclaration des cardinaux.

Qu'est-ce donc que ceux-ci et les archevêques avaient dit?

Constatant que la liberté religieuse était gravement attaquée par le gouvernement, ils ont demandé que des pétitions fussent adressées aux parlementaires pour défendre cette liberté. Ces pétitions, comme toutes les pétitions, devaient être signées par les catholiques de tous rangs et de toutes conditions.

"Il conviendrait, disait la déclaration, que ces pétitions vinssent de tous les groupements". Et on les énumérait: "Groupements de pères de famille, d'anciens combattants, de jeunesse catholique, de cheminots, de veuves de guerre, de ligues féminines catholiques et des personnalités les plus considérables de la banque, de l'industrie et du commerce."

Pour quiconque lit avec impartialité ce texte, les cardinaux veulent dire: "Nous faisons appel à tous les concours, à tous les citoyens à quelque profession qu'ils appartiennent."

M. Herriot, lui, passe sur toute la nomenclature, il va y chercher un mot qui n'a pas plus d'importance que ceux qui le précèdent ou le suivent, et il traduit: "Nous demandons le secours des banquiers". Donc c'est le christianisme des banquiers".

De toutes façons cette interprétation est scandaleuse; scandaleuse parce qu'elle calomnie et injurie l'ensemble des chrétiens de France et du monde entier; scandaleuse aussi parce qu'elle est le résultat d'un travestissement, d'une falsification.

"Si cette erreur était volontaire, écrit l'"Avenir", M. Herriot ne relèverait que du mépris des honnêtes gens".

Mais comment supposer qu'un homme habitué à l'étude des textes ait pu commettre une telle erreur?

Et c'est à qui pose alors à M. Herriot les questions suivantes :

"Nous demandons à M. Herriot, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé des lettres, dit l'"Echo de Paris", comment on dénomme, en critique de textes, le procédé qui consiste à amputer toute une phrase des neuf dixièmes de son contenu pour ne laisser subsister qu'un mot, et à en dénaturer ainsi totalement le sens? Cela ne s'appelle-t-il pas "tronquer un texte"?

"Et comment considère-t-on encore ce même procédé dans les universités où a professé M. Herriot, lorsqu'il est accompli consciemment et avec intention? Ne l'appelle-t-on pas "improbité scientifique"? Ne le traite-t-on pas comme une faute grave et qui disqualifie son auteur?

"Et comment ce procédé se nomme-t-il, — devant le pays, cette fois, — lorsqu'il est prémédité, cuisiné, pour insulter les croyances et diviser la nation?

"Nous ne répondons pas nous-mêmes à cette dernière question. Nous laissons la réponse à la conscience de M. l'ex-président du Conseil, — à celle d'il y a longtemps, très longtemps, lorsqu'il travaillait studieusement sous le regard de Maurice Barrès, et où cette conscience, plus large alors qu'une rosette, ne s'appelait pas encore Israël."

Et cette conscience, ajouterons-nous, s'inspirait-elle du "christianisme des banquiers", quand M. Herriot enseignait jadis aux fils du banquier Aynard un christianisme si intransigeant que ce dernier était obligé de modérer par lettre un zèle religieux trop intempestif?

Il y a des paroles qui sont une flétrissure, non point pour ceux auxquels elles s'adressent, mais pour ceux qui les prononcent. celles de M. Herriot resteront longtemps collées à son nom et à celui de sa déconfiture.

L. de la BORIE

LORD CURZON EST MORT

Londres, 20 mors. — Lord Curzon est mort ce matin à 5 h. 36.

A la Chambre des Communes, M. Baldwin a exprimé son profond regret de cette mort. Il a annoncé qu'il fera lundi une nouvelle déclaration à ce sujet.

M. J. Thomas, au nom de l'opposition, et sir Godfrey Collins, au nom du parti libéral, se sont associés aux paroles de M. Baldwin. (Havas.)

Lord Curzon succombe, à 66 ans, après avoir parcouru une carrière qui, dans un autre pays, sous d'autres institutions, eut facilement absorbé une vie beaucoup plus longue. Fils du sixième lord Scarsdale, "squire" et curé de la paroisse de Kedleston dans l eDerbyshire, il a connu cette facile et rapide ascension vers les plus hautes charges de l'Etat qui s'offre toujours en Angleterre, aux enfants de l'ancienne oligarchie. Le collège d'Eton, puis, à Oxford, le collège de Bailliol. Une place d'honneur à l'Université, à la suite des prix qu'il y o conquis. Le secrétariat de lord Salisbury, ministre des affaires étrangères en 1885. Le sous-secrétariat de l'Inde en 1891-92, puis, au retour des conservateurs, en 1895, le sous-secrétariat du Foreign Office. La vice-royauté de l'Inde, à quarante ans, de 1899 à 1904. La Chambre des Lords. La grande Chancellerie de l'Université d'Oxford. A partir de 1915, le cabinet de guerre d'abord avec le titre de Lord du sceau privé, puis avec celui de président du conseil privé. Enfin, d'aout 1919 à janvier 1924, le Foreign Office. Dans le nouveau cabinet Baldwin, lord Curzon était redevenu président du conseil privé.

Voilà de grands honneurs et nombreux. Ils furent associés à deux mariages heureux, à une fortune, au commerce de la société la plus agréable, etc. Cependant le marquis de Curzon se considérait comme maltraité par le sort. Tout jeune, il avait fièrement annoncé: "Je serai vice-roi de l'Inde, ministre des affaires étrangères et premier ministre." C'est en mai 1923, à la retraite de M. Bonar Law, que surgit pour lui l'occasion de satisfaire au dernier point de son programme. Il séjournait à Kedleston, dans sa maison de famille. Arrive un message de lord Stamfordham, le secrétaire particulier du roi: le destin a parlé, il régnera à Downing Street. En toute hâte, le marquis Curzon gagne la capitale. Hélas! il trouve dans sa demeure de Carlton House Terrace, le même lord Stamfordham qui s'excuse de l'avoir inutilement convoqué. Il y a maldonne. Le roi s'est avisé que le premier ministre ne pouvait être choisi dans la Chambre Haute. Une intrigue politique vient de faire choir la timbale au moment même que lord Curzon pensait l'avoir décrochée. Il ne se consola jamais de cette déconvenue.

Calculateur, réfléchi, dur à la besogne, travaillant de toutes ses forces non point avec le détachement ou l'équanimité aristocratique d'un Balfour, mais avec le zèle soutenu d'un homme qui veut créer sa fortune, pourquoi suscita-t-il autour de lui tant d'inimitiés? Peut-être à cause de cette âpreté à l'avancement dont il témoignait parmi ses pareils beaucoup plus indifférents et négligents. Peut-être aussi à cause de son assurance un peu conventionnelle, du ton de supériorité avec lequel il communiquait à ses contemporains le produit de ses réflexions, de l'estime très apparente qu'il se portait à lui-même, de l'action quasi pontificale, de ses discours du reste fort classiquement ordonnés et prononcés d'une voix bien timbrée. On se rappelait le merveilleux Durbar qu'il avait tenu, en 1903, à Delhi, à l'occasion du couronnement d'Edouard VII, environné de tous les princes indiens. Et l'on disait: "Il n'en est jamais tout à fait revenu". Au Foreign Office surtout après l'avènement de M. Baldwin, dont son amour-propre avait fait les frais, il gouverna en tyran, désireux d'effacer le régime lloyd georgien qui, dans la direction des affaires extérieures, avait transféré de l'autre côté de la rue, dans les bureaux du premier ministre, l'autorité et la responsabilité. Il proscrivait tel papier dont il ne pouvait souffrir la couleur. Les plus hauts fonctionnaires devaient instantanément répondre à l'appel de son timbre. Tant et si bien qu'en novembre dernier tout le monde se ligua pour lui fermer l'accès de la satrapie. Cette humeur dure, volontaire et méticuleuse (il surveillait lui-même jusqu'aux comptes de sa maison) aggravée encore par de vives souffrances physiques et qui avait déjà valu à lord Curzon la perte prématurée de la vice-royauté de l'Inde, à la suite d'un conflit avec lord Kitchener, explique qu'en dépit des services rendus — les plus éclatants — qu'en dépit d'une intelligence supérieure, il ne se soit point installé à la première place et n'ait point triomphé dans l'estime publique comme un Salisbury, un Balfour, ou un Asquith.

Le public français a pris l'habitude de regarder lord Curzon comme un enemi invétéré de notre cause. C'est l'effet d'un jugement assez sommaire qui nécessite quelques réserves. Dans le cabinet de guerre, de 1914 à 1918, lord Curzon servit fidèlement l'alliance française, sans aucune défaillance, me disait un de ses ennemis. Quand en octobre 1922, à propos des affaires d'Orient, il se querella avec M. Lloyd George, après s'être longtemps humilié devant lui, — ce qui brise un peu l'unité de son caractère intraitable, — il se rendit à Paris et ne demandait apparemment qu'à s'entendre avec nous. Le gouvernement français de l'époque, engagé dans la politique d'Angora, lui infligea quelques humiliations dont il ne perdit jamais le souvenir. Pourtant, en pleine conférence de Lausanne, il disait encore à M. Barrère, à la nouvelle que le général Weygand était désigné pour le commandement de la Ruhr "Si vous nommez Weygand, l'opération sera bien conduite et elle réussira. Nous nous entendrons!" Mais, à la suite des incidents et controverses qui terminèrent la première conférence de Lausanne nous ne cessâmes de trouver en lord Curzon un adversaire opiniâtre et impatient.

Il était revenu à son point de vue de vice-roi de l'Inde. Devant ses yeux, l'Europe s'effaçait. L'Empire britannique lui apparaissait devoir se suffire à lui-même.

(L'Echo de Paris) — Pertinax

POUR VENIR EN AIDE A ALBANI

Montréal. — Sur l'invitation expresse de M. Mackenzie King, premier ministre du Canada, "La Presse" organise une grande souscription nationale au bénéfice de Albani (Marie-Emma Lajeunesse) la plus célèbre cantatrice que le Canada ait donné au monde musical. On sait que cette glorieuse artiste vit dans le dénument, à Londres, après une brillante carrière, pour avoir inlassablement soutenu ses oeuvres charitables et s'être chargéee de l'éducation musicale de nombreux jeunes artistes. Le mouvement prendra la forme d'un grand hommage du peuple canadien à sa prima donna.

Sa Majesté le roi Georges V a accordé son haut patronage au projet de venir en aide à la grande artiste qui fut surnommée par les maitres du temps "l'esprit de l'oratorio".

Un mouvement semblable vient d'être organisé à Londres, où le cas pénible de la grande artiste canadienne a éveillé la sympathie de toute la métropole anglaise. Et c'est pour que le Canada ne soit pas en arrière, dans cette louable entreprise, que le premier ministre a demandé à "La Presse" d'organiser un mouvement parallèle, avec la certitude que le grand journal canadien "est celui qui saura le mieux le mener à bonne fin".

A Londres, on a décidé de donner un grand cincert, dans un immense auditorium, vers le milieu du mois de mai; déjà de très célèbres artistes ont promis leur concours et les souscriptions sont nombreuses.

Albani (Marie Louise Cécilia Emma Lajeunesse) naquit à Chambly, le 1er novembre 1852, et reçut son éducation au couvent du Sacré Coeur de Montréal. Elle alla ensuite parfaire ses études musicales à Paris et à Milan. Elle fit son début à l'opéra à Messine, Sicile, en 1870, dans "La Sonnambula", de Bellini, et chanta subséquemment à Florence et à Malte. C'est en mai 1872 qu'elle fit sa première apparition sur la scène du Covent Garden, et conquit en une soirée l'admiration enthousiaste de Londres. Depuis, elle a chanté dans tous les pays du monde et est devenue l'idole de toutes les scènes lyriques. Elle fut la seule amie intime de la reine Victoria qui la combla d'honneurs et de faveurs, et son génie fut officiellement reconnu par tous les pays, qui la décorèrent et la firent membre de toutes les chevaleries. Après l'avoir entendue dans "Lohengrin", à Berlin, l'empereur Guillaume d'Allemagne la créa première cantatrice de sa maison royale.

Albani abandonna le concert en 1912, à l'âge de 60 ans, dans toute la gloire qu'on puisse rêver. Plus de 10,000 auditeurs, parmi lesquels étaient Patti, sir Charles Stanley et autres éminents artistes, l'entendirent chanter pour la dernière fois le "Good-Bye" de Tosti. Depuis, Albani s'est activement occupée de ses nombreuses oeuvres philanthropiques et de l'éducation des jeunes artistes de talent.

"Mme Albani, dit un journal anglais, restera célèbre non seulement comme cantatrice, mais comme une femme qui a conquis et gardé pendant toute sa longue carrière, l'affection et l'estime des multitudes d'amis et d'admirateurs dans le monde entier. Elle restera l'une des plus brillantes figures musicales du vingtième siècle".

DANGER DE LA CIVILISATION SANS RELIGION

(Suite de la page 2)

La belle littérature romaine subit une lamentable décadence pendant les trois premiers siècles. L'Eglise ne pouvait l'empêcher. Elle n'avait pas la liberté; elle habitait les catacombes. Quand elle en sortit, le mal était consommé: la pensée antique agonisait sur le lit de fleurs fanées des sophistes et des rhéteurs.

Mais voici qu'une nouvelle littérature surgit; l'intelligence remonte aux sommets d'où elle était tombée depuis le siècle d'Auguste. C'est l'âge d'or des Pères de l'Eglise. Déjà au troisième siècle Tertullien et Origène avaient étonné le monde, le premier par la vigueur de sa pensée, le second par sa science critique. Au IVe siècle Platon revit dans la philosophie de saint Augustin, Démosthène dans l'éloquence de saint Jean Chrysostome, et. dans les écrits d'Athanase, de Basile, de Grégoire de Nazianze, d'Ambroise, de Jérôme, la science et la poésie coulent à pleins bords avec la doctrine évangélique.

Mais voici que les barbares accourent du fond des forêts germaniques armés de haches et de tisons. Ils brulent les bibliothèques, brisent les statues, renversent les monuments, palais, aqueducs, arcs de triomphe, saccagent toute la belle civilisation gréco-romaine. La science éplorée, suivie des neuf muses, et pressant sur son coeur les manuscrits et les chefs-d'oeuvres échappés au vandalisme, fuit devant eux et vient frapper à la porte des monastères. Ah! si l'Eglise avait été l'ennemie de la science, comme on le prétend, elle avait une belle occasion de se débarrasser de sa rivale; elle n'avait qu'à la laisser se morfondre au dehors, où elle eut été vite égorgée par les barbares. Au lieu de cela, elle lui ouvre ses portes toutes grandes; elle l'accueille avec amour. Les moines rangent les manuscrits précieux sur les rayons de leurs bibliothèques; ils en tirent des copies qu'ils ornent parfois de miniatures. Ils s'imprègnent eux-mêmes de la pensée antique. C'est grâce à eux que les mots "clerc" et "savant" deviennent synonymes. Ce sont eux qui nous ont gardé le patrimoine de la littérature ancienne. "Un seul monastère bénédictin, a dit le protestant Gibbon, a peut-être rendu plus de services que les deux universités de Cambridge et d'Oxford". Si Virgile et Cicéron étaient revenus sur la terre à cette époque ils n'auraient trouvé dans les cabanes des barbares qu'ignorance et grossièreté, mais qu'elle n'aurait pas été leur surprise et leur joie, en entrant dans les moutiers, de se voir accueillir comme de vieux amis et fêtés comme des héros, de s'entendre saluer dans leur langue, de voir leurs oeuvres doctement commentées! Virgile aurait félicité le jeune moine qui récitait si élégamment ses églogues, et Cicéron eut applaudi celui qui débitait si harmonieusement ses harrangues, et tous deux auraient déclaré que les moines avaient bien mérité de la littérature et de la civilisation.

Mais la science ne reste pas cloitrée, elle rayonne au dehors. Partout où se dresse un clocher, une école s'élève bientôt à son ombre, ce sont partout des écoles monacales, presbytérales, épiscopales. Les enfants des barbares y reçoivent une éducation soignée et gratuite. Les actes des Conseils sont remplis de recommandations et d'ordonnances à cet égard. Tout ce qu'il y a d'idées dans le cerveau de nos pères avait passé dans le cerveau de ces humbles moines et par le coeur de l'Eglise.

Vers le Xe siècle, quand le niveau intellectuel se fut élevé, grâce à l'Eglise, elle fonda des écoles d'enseignement supérieur, qui, au XIIIe siècle se transformèrent en grandes universités. Il y en eut soixante-dix importantes en Europe. Là se réunissait la jeunesse studieuse de tous les pays; Louvain compta 10,000 étudiants à la fois; Bologne, 20,000; Paris et Oxford, 30,000; Prague, 35,000. Là enseignaient des maitres illustres, Pierre Lombard, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, Alexandre de Halès, saint Thomas d'Aquin, Duns Scot. Un savant franciscain, Roger Bacon, qui avait étudié à Paris et qui enseigna à Oxford, avait trouvé la théorie de l'arc-en-ciel bien avant Newton et fondé la méthode expérimentale bien avant son célèbre homonyme François Bacon, chancelier d'Angleterre, auquel il n'était certes pas inférieur. Au XIVe siècle, Nicolas Oresme enseignait à Paris le mouvement de la terre autour du soleil, bien avant Copernic, les coordonnées rectangulaires bien avant Descartes et les lois de la chute des corps, avant Newton. Ces universités étaient des foyers de vie intellectuelle intense. Ce sont les aïeules de nos universités modernes. Or, c'est l'Eglise qui les avait fondées et les animait de son esprit. Les papes étaient leurs protecteurs et leurs pères. Heureuse et lointaine époque, où les pontifes romains disaient: Notre fille, l'université de Paris, l'université d'Oxford!

La Renaissance fut un grand mouvement littéraire et artistique, un formidable bouillonnement d'idées hardies, souvent téméraires, où parfois sur le flot pur de la pensée chrétienne surnageait une écume d'erreurs païennes; mais elle a prouvé l'amour enthousiaste que la Papauté avait pour la science et pour les arts. Les savants de la Grèce chassés de Constantinople en 1453 par Mahomet II, se réfugièrent à Rome. Ils furent accueillis avec bonté par le Saint-Siège. L'un d'eux, Bessarion fut créé cardinal; un autre, Jean Lascaris fut comblé de biens par Léon X. Les grands papes de la Renaissance, Nicolas V, Pie II, Alexandre VI, Jules II, Léon X et Paul III furent de 1490 à 1520, les plus magnifiques Mécènes des artistes, peintres, sculpteurs italiens, Michel-Ange et Raphael entre autres. La découverte d'une statue antique était un événement qui faisait tressaillir Rome, l'Italie et le monde, comme celles de l'Apollon du Belvédère et du Laocoon, auxquelles présida le pape Jules II.

Depuis lors l'Eglise a gardé la même attitude envers la civilisation intellectuelle. On ne peut dire sans doute qu'elle ait gardé dans les derniers siècles le glorieux monopole qu'elle avait au moyen-âge et qu'un universitaire indépendant, M. Lanson, caractérise en ces termes: "Hors d'elle, il n'y a qu'ignorance et faiblesse d'esprit". Il y a eu des savants en dehors d'elle. Toutefois leur nombre n'est pas si grand qu'on le dit parfois. Le protestant allemand Dennert a montré que sur les 300 plus grands savants des trois derniers siècles on peut compter environ 275 croyants et 25 incroyants athées et matérialistes au plus.

En tout cas ce n'est pas chez elle qu'il faut aller chercher les éteignoirs de l'intelligence. Qui a dit: "La raison est la prostituée du diable!" Ce n'est pas un moine ni un pape, c'est Luther. Qui a dit: "Il faudrait raser les grandes écoles jusqu'aux fondements!" Ce n'est pas un catholique, c'est encore Luther. Qui a vidé, au XVIe siècle des écoles allemandes et réduit à quelques dizaines d'élèves des collèges florissants qui en comptaient plusieurs centaines, à Erfurth, à Rostock, à Heidelberg, à Bâle, à Fribourg? Ce n'est pas le catholicisme, c'est le luthéranisme, et cela au dire des protestants et des humanistes contemporains, de Melanchton, d'Ulrich Zasius, de Camerarius et de l'indépendant Erasme. Qui a dit: les gens du peuple ne sont pas dignes d'être instruits. Ce sont des boeufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin"? Ce n'est pas un évêque, c'est encore Voltaire.

(A suivre la semaine prochaine.)

POUR UN GAFFE, C'EST UNE GAFFE

Dernièrement à la Chambre des Communes, le député conservateur du comté de Kent, M. Doucet, prononçait un discours dans lequel il demandait plus de publications françaises, un sénateur acadien pour l'île du Prince-Edouard, et un bulletin des renseignements commerciaux plus satisfaisants. On aurait pu croire que les soixante cinq députés de la province de Québec, qui soutiennent le cabinet King contre vents et marées, se seraient empressés d'apporter à leur collègue conservateur leur appui afin d'obtenir les réformes qu'il demandait. Cela eut été de leur part un geste loyal envers leur province et de plus une habile manoeuvre politique. Mais nos députés fédéraux de la province de Québec n'ont pas vu tout le parti qu'ils pouvaient, avec un peu d'habileté, tirer du discours de M. Doucet, ils n'ont vu qu'une seule chose, c'est qu'une semblable demande faite par un député conservateur pouvait servir d'arme contre eux durant la prochaine campagne électorale et leur faire perdre des voix, voir même des sièges à la Chambre. Et ils se sont mis en devoir d'étouffer la voix de l'orateur. L'un d'eux même, M. Joseph Archambault, député libéral de la province de Québec s'est permis de jeter à la tête de son collègue l'épithète de "Tory".

Un député de langue française qui traite ainsi un de ses collègues qui demande plus de justice pour l'élément français au pays est une gaffe formidable, que seul l'esprit de parti a pu lui dicter.

Nous nous demandons ce que vont en penser les électeurs de M Archambault et tous ceux de la province de Québec.

Est-ce un tory qui a le courage de monter à la tribune de la Chambre des Communes pour réclamer d'un gouvernement qui compte dans sa majorité soixante cinq députés d'une province entièrement française, plus de publications en français, un sénateur acadien pour l'Ile du Prince Edouard et un bulletin des renseignements commerciaux plus satisfaisants? Non M. Archambault ne fera croire cela à personne et il apprendra, peut être à ses dépens, que dépasser le but c'est manquer la chose. Or, le but, M. Archambault, vous l'avez dépassé. Vous vouliez enlever de l'importance aux réclamations de votre collègue et, sans vous en douter, tellement vous voyez rouge, vous leur en avez donné aux yeux de tous les électeurs de langue française. Comme nous vous le disions voilà un instant: pour une gaffe, c'est une gaffe et de celles qui peuvent compter. Mais pouvions-nous nous attendre de vous à autre chose?

(La Minerve)

SES NERFS SONT MIEUX

A grandement bénéficié du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Chatham, Ont.—"Je commençai à affaiblir après la naissance de mon deuxième bébé, et j'empirai jusqu'à ne plus pouvoir faire mon travail domestique, et l'état de mes nerfs était tel que j'avais peur de rester seule en tout temps. J'ai eu une servante un an, avant de pouvoir reprendre mon blanchissage. Une amie me parla du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et j'en pris quatre bouteilles. Mon bébé est né le 4 septembre, 1922, et je fais encore mon ouvrage et mon blanchissage. Cependant, je ne me sens pas toujours bien, vu les fatigues que mon bébé me donne. Mais je me sens très bien lorsque je puis me reposer. Je prends encore le Composé Végétal et continuerai jusqu'à parfait rétablissement. L'état de mes nerfs est meilleur et je reste seule, le jour ou la nuit, sans aucune crainte. Vous pouvez utiliser cette lettre comme témoignage et je répondrai aux lettres des femmes, s'informant du Composé Végétal." — Mme Charles Carson, 27 rue Forsythe, Chatham, Ont.



Mme Carson est prête à écrire à toute fille ou femme souffrante.

UNE MERE D'ALASKA

Mme Christ. Copstead de Ketchikan, Alaska, écrit: "mon petit garçon de trois ans n'était jamais bien portant. Presque chaque mois il avait régulièrement des maux de gorge accompagnés de fièvre. Après lui avoir donné du Novoro du Dr Pierre, son mal disparut graduellement et il en est maintenant débarrassé depuis plusieurs mois". Des milliers de mères ont adopté ce remède de famille. Il conserve les enfants en bonne santé et a fait preuve de son utilité comme premier secours dans des maladies soudaines. Etant préparé de purs jus de plantes il est parfaitement inoffensif et peut être donné en toute confiance aux petits. Ce n'est pas un médicament de pharmacien. Il est fourni par des agents spéciaux ou directement par le Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501 Washington Blvd., Chicago, Ill.

Livré exempt de douane au Canada.

JEUNE A 50 ANS

Les pastilles de nouvelle vie du Dr Legard donnent aux vieux comme aux hommes d'âge mûr la jeunesse, l'énergie et l'aplomb. Elles retardent la décadence mentale et physique, prolongeant ainsi la vie. Elles préservent les artères et les tissus. Les affligés de la surdité et des mille incommodités qui en dérivent, tel que le bourdonnement de la tête, en reçoivent un soulagement immédiat et un sommeil calme et réparateur s'en suit. La tristesse, la dépression et la nervosité sont chassées par l'action de ces pastilles de vie. Les rides, la pâleur disparaissent, la peau devient brillante unie et élastique et la complexion claire et douce. Pensez donc que les bienfaits d'une santé parfaite sont la propriété d'un bien petit nombre, que la joie vient d'une apparence jeune, jeune et d'un sang pétillant, des yeux brillants et des joues rouges de santé. Pensez à la beauté d'une vie heureuse et au temps dix ans en arrière. Pouvez-vous ainsi manquer une telle occasion. Il n'y a aucun régime austère à suivre, point de diète et ses malaises. Au contraire, cela donne à tout le système un surcroît d'énergie et une nouvelle vigueur de corps et d'esprit. [illegible]

Dr. Legard's Laboratories

[illegible] LONDON, ENGLAND.

DANGER DE LA CIVILISATION SANS RELIGION

(M. le chanoine Stéphane Coubé)

La civilisation est l'état d'une société où les facultés humaines ont atteint leur plein développement dans l'ordre intellectuel par la science et les arts, dans l'ordre matériel par la conquête du bien-être, dans l'ordre moral par la justice, la bonté et la paix. Elle a donc trois formes, la civilisation intellectuelle, la civilisation matérielle ou économique et la civilisation morale.

L'homme est justement fier de sa civilisation intellectuelle, il cite avec orgueil les siècles où elle s'est épanouie avec le plus d'éclat, les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, auxquels on peut ajouter celui d'Ampère et de Pasteur. L'homme est également fier de sa civilisation matérielle, de la puissance de ses machines et de son industrie, de la splendeur de ses villes et de ses monuments.

Certes ces deux civilisations sont belles et glorieuses, et elles répondent au plan social de la Providence. Mais la civilisation morale leur est bien supérieure, car elle réalise un idéal plus élevé. Elle est bien plus nécessaire, car l'homme peut se passer des inventions modernes, mais il ne peut se passer de la justice et de la paix.

On a souvent accusé l'Eglise d'être l'ennemie de la civilisation intellectuelle et matérielle. Elle en est au contraire la plus insigne bienfaitrice. Quant à la civilisation morale, elle seule peut la faire fleurir avec les vertus qui en sont la sève et la condition vitale.

I. — Civilisation intellectuelle et matérielle

Je ne sépare pas ces deux civilisations parce que la seconde est la suite fatale et la traine brillante de la première. C'est par l'intelligence que l'homme monte aux plus hauts sommets de la science et de l'art et qu'il se rend maitre de la nature. Ces deux civilisations n'en font qu'une, elles sont soumises aux mêmes fluctuations, aux mêmes flux et reflux, suivant que l'intelligence monte ou baisse. Prouver que l'Eglise favorise le progrès intellectuel, c'est prouver qu'elle favorise au moins indirectement le progrès économique et matériel.

En effet par son corps l'homme est un roseau, le plus faible de la nature, comme disait Pascal, mais par son âme c'est un roseau pensant, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus puissant au monde. Les forces formidables de la matière peuvent écraser son corps en tombant sur lui; mais par son intelligence, il esquive leurs coups, les tourne, les assujettit et en fait ses instruments dociles. La tempête est terrible, mais je la force à gonfler ma voile et à pousser doucement ma barque. Le torrent est terrible, mais je capte sa force vive et la convertis en lumière, en chaleur, en électricité. Le tigre est terrible, mais je le mets en cage. La foudre est terrible, mais je la fais courir sur un fils léger d'un bout à l'autre du monde, humble messagère de ma pensée, de ma volonté et de mes caprices. Par son intelligence l'homme perce les isthmes et les montagnes, endigue les torrents, change un désert en une prairie verdoyante, et la nuit en une lumière féérique. Par cette reine des facultés, il devient le roi de la reries, les fruits et les fleurs; roi des mers dont il sillonne création; roi de la terre, d'où il fait sortir l'or et les pierla surface sur ses vaisseaux rapides et explore les abimes dans ses sous-marins; roi des airs enfin où il vole plus vite que le ramier et monte plus haut que l'aigle et le condor.

Cette civilisation intellectuelle avec les biens matériels qui en découlent est voulue par le créateur; c'est l'idéal terrestre qu'il a assigné à la société. Aussi l'Eglise qui veut ce que Dieu veut, s'efforce de la favoriser. Elle a toujours tenu en haute estime la raison humaine, elle l'a défendue contre le doute, le scepticisme et ceux mêmes de ses fils qui la rapetissaient pour grandir la foi. Son histoire montre le cas qu'elle a fait du progrès intellectuel.

Quand elle naquit, une brillante civilisation littéraire et artistique était répandue par le monde. Mais la civilisation morale manquait; elle était remplacée par l'égoïsme, la violence, la corruption des moeurs. Or, quand les moeurs baissent, l'intelligence baisse aussi fatalement.

(A suivre en page 4)

NOUS DEPENSONS TROP

("L'Information", Montréal

Nous dépensons plus que nos moyens et nous restons pauvres et nous resterons toujours pauvres aussi longtemps que nous continuerons à vivre ainsi au jour le jour sans penser au lendemain. "Il faut que l'argent roule", entend-on répéter souvent par nos gens. Oui, il roule, l'argent, il roule au sens littéral du mot quand on sait que dans la province de Québec il y a 84,000 automobiles, dont 32,000 dans la seule ville de Montréal. Sur ces 30,000 propriétaires d'automobiles, combien ont réellement les moyens de se payer ce luxe? Qu'on regarde autour de soi. Qu'on passe chez les fournisseurs de ces gens, qu'on pénètre dans leurs foyers, qu'on jette un coup d'oeil sur leurs comptes de banque (pourvu qu'ils en aient un pour payer au moins leur garagiste) et l'on constatera qu'il y a à peu près un tiers de ces gens qui réellement peuvent rouler l'auto et faire rouler l'argent. Les autres tous les autres n'ont pas les moyens.

Mais il n'y a pas seulement que le luxe de l'auto qui fait rouler notre argent. Il y en a bien d'autres. Le luxe de la toilette, des amusements, des théâtres, des voyages, etc., etc. Toutes ces choses peuvent être excellentes en elles-mêmes pourvu que nous ayons les moyens de nous les payer. Parce que notre voisin plus riche que nous possède une belle maison, sommes-nous obligés, pour la seule satisfaction de dire que nous aussi bien que lui, de nous endetter pour notre vie et souffrir par ailleurs?